

# LE MANGEUR MANGÉ

## PARENTÉS BIBLIQUES ENTRE LE CONVIVE ET L'ALIMENT. SAMSON, SAÛL ET LES AUTRES

Philippe Lefebvre

« Du mangeur est sorti ce qui se mange et du fort est sorti le doux. » Telle est l'énigme que Samson propose à ses trente compagnons philistins (Juges 14, 14). Cette formule illustre à sa manière sibylline une parenté que les textes bibliques suggèrent bien souvent : celle du mangeur et de l'aliment. Celui qui mange devient-il lui-même nourrissant ? A-t-il à voir avec l'aliment qu'il consomme ? La devinette que pose Samson vise un épisode qu'il a vécu auparavant : un jeune lion s'était avancé vers lui en rugissant ; en bon Héraclès biblique, il s'en était alors emparé et, sans autre forme de procès, l'avait déchiré en

\* Je dédie cet article à M. Hennard Dutheil, au Dr M.-M. Zufferey ainsi qu'à V. Dasen. Leurs remarques et les discussions qu'elles ont suscitées ont permis d'apporter des corrections et des améliorations profitables. Cet article leur doit beaucoup.

\*\* Abréviations :

Ac : Actes des Apôtres ; Dt : Deutéronome ; Éz : Ézéchiël ; Ex : Exode ; Gn : Genèse ; Jb : Job ; Jn : Évangile selon saint Jean ; Jos : Livre de Josué ; Jg : Livre des Juges ; Lv : Lévitique ; Nb : Nombres ; Ps : Psaumes ; 1 S : 1<sup>er</sup> livre de Samuel ; 2 S : 2<sup>e</sup> livre de Samuel ; Sg : Sagesse ; LXX : Septante.

deux<sup>1</sup>. Quelque temps plus tard, repassant près du cadavre de l'animal, il constata qu'un essaim d'abeilles s'y était implanté, prit du miel dans le creux de sa main et le partagea avec ses parents. De l'âpre dévoreur qu'est le lion un mets suave est donc issu. Un enchaînement de causes et d'effets a transformé le fauve avide en garde-manger. Avons-nous vraiment la clé de l'énigme parce que nous connaissons cet épisode qui l'a occasionnée? C'est à voir.

### L'énigme du mangeur

Samson lance sa charade lors d'un banquet – très grec d'allure<sup>2</sup> – qu'il donne pour célébrer ses noces avec une Philistine. Il promet de riches présents à ses camarades s'ils trouvent la réponse correcte lors des sept jours qui suivent. Il faut souligner le fait que la question portant sur le mangeur et le mangé est posée au milieu de la mangeaille. L'élucidation de son propos ne s'avère donc pas un exercice extérieur au cadre dans lequel il a été posé; ceux qui devront résoudre cette devinette alimentaire sont aussi des convives. C'est peut-être là une

1 Voir O. Margalith, «The Legends of Samson/Heracles», *Vetus Testamentum*, 37, I, 1987, p. 63-70. L'auteur montre que le cycle de Samson s'inspire certainement des histoires d'Héraclès, connues peut-être par le truchement des Philistins. L'auteur a auparavant publié trois articles sur Samson dans la même revue: «Samson's Foxes», *Vetus Testamentum*, 35, 1985, p. 224-29), «Samson's Riddle and Samson's Magic Locks» *Vetus Testamentum*, 36, 1986, p. 225-234), «More Samson Legends», *Vetus Testamentum*, 36, 1986, p. 397-405). La comparaison entre les deux hommes forts a été faite depuis longtemps. L'ancien commentaire du livre des Juges par C. F. Burney, *The Book of Judges, Rivingtons*, London, 1920, l'exploite à plusieurs reprises. L'auteur y établit d'autres liens qui sont sans cesse répétés quand on commente l'histoire de Samson: Samson et la mythologie solaire (le nom Samson est lié au mot *shémesh* en hébreu qui signifie soleil; Samson meurt entre deux colonnes selon la fin de Jg 16, comme le soleil entre les colonnes d'Hercule), Samson et Gilgamesh (Gilgamesh représenté en train d'étoffer un lion comme Samson tuera le lion qui se dirige vers lui en Jg 14). Un dossier fourni serait à citer concernant les études comparatives sur Samson. Pour une étude récente de ce dossier, voir le livre à paraître de Philippe Wajdenbaum, *Argonauts of the Desert. Structural Analysis of the Hebrew Bible*, 2011. Je remercie l'auteur de m'avoir envoyé la version française originelle de son manuscrit. Je ne peux renvoyer ici à des pages précises de ce livre qui sera publié en version anglaise dans quelques mois. Cet ouvrage n'a pas fini en tout cas de susciter intérêt et polémique.

2 Une excellente étude sur le banquet de Samson et les repas de noces grecs avec échange de vers et d'énigmes est fournie par l'article de A. Yaddin, «Samson's *hidâ*», *Vetus Testamentum*, 52/3, 2002, p. 407-426.

manière de signifier que le questionnement en cours ne se résume pas à un jeu pour meubler le temps du banquet. Une vérité est à trouver qui concerne en premier lieu les commensaux parmi lesquels Samson occupe la place d'honneur. Si donc il y a une solution immédiate (l'affaire du lion abritant du miel), il existe aussi des réponses différentes, plus profondes, à chercher en soi. « Ne suis-je pas l'homme désigné par l'expression 'celui qui mange' ? » peut se dire chaque convive, ou « n'est-ce pas Samson lui-même, le président de ce repas ? ». « Que signifie alors que de lui ou de moi peut 'sortir ce qui se mange' ? » La réponse exige plus de patience et d'engagement si elle concerne celui qui la cherche que n'en demanderait la simple acquisition de l'information externe. Une équation se résout moins facilement quand la personne qui la pose ou celle à qui elle est posée en constituent les « inconnues ».

Les Philistins en restent à un niveau superficiel. D'abord perplexes, ils commanditent bientôt la femme de Samson pour qu'elle arrache la réponse à son époux. Pendant des jours, Samson refuse de parler, puis à la fin, il lui livre son secret, la femme le transmet à ses concitoyens qui répondent à leur tour sous la forme d'un distique rythmé : « Quoi de plus doux que le miel ? Quoi de plus fort que le lion ? » (Jg 14, 18). On peut hésiter sur l'interprétation à donner de cette séquence : ou bien Samson est un héros stupide, dont on peut avoir raison à force de harcèlement, ou bien il prolonge sciemment l'énigme. Il résiste en effet sans grande difficulté à sa femme, puis au dernier moment révèle la solution, disons plutôt : la version évidente, non recherchée, de la réponse. De fait, si l'on se limite à ce registre, on a beau jeu de dire que Samson n'est pas fair-play : n'a-t-il pas fait allusion dans sa devinette à un fait que lui seul connaissait ? N'a-t-il pas *ipso facto* détruit la notion même d'énigme, puisque celle-ci suppose un savoir commun à l'interrogateur et aux interrogés ? Précisément, cette façon de « jouer hors jeu » que l'on prête un peu rapidement à Samson masque peut-être un art d'interroger qui prend pour objet non tant des connaissances supposées acquises par les joueurs, que les joueurs eux-mêmes dans leur propre mystère non encore déchiffré.

Samson propose une semaine de réflexion à ses camarades, suggérant par là que la réponse doit prendre du temps. Les Philistins extorquent donc quelque chose à répondre, mais la question « profonde » reste posée. Elle se développe même: l'histoire ultérieure de Samson, qui s'avère en tout point énigmatique, relance sa question inaugurale et propose peut-être une réponse à décrypter.

## Transgressions alimentaires

Reprenons le contexte de Jg 14 dans lequel baigne l'énigme. Dans ce chapitre, Samson est pour la première fois évoqué à l'âge adulte. Tout le chapitre précédent a raconté les circonstances de sa naissance. Sa mère était une femme stérile qui reçut par deux fois la visite d'un ange – un privilège plutôt rare dans la Bible – lui annonçant qu'elle serait enceinte d'un fils. Or ce fils annoncé fut d'emblée présenté comme celui qui délivrerait Israël de l'emprise des Philistins. L'ange ajouta d'autres prescriptions afin que l'enfant soit consacré à Dieu comme *nazir* dès le ventre de sa mère: « le rasoir ne passera pas sur sa tête » et il devra s'abstenir de certains aliments dont sa mère dut elle-même aussitôt se priver: pas de vin ni de boisson enivrante, pas de nourriture impure<sup>3</sup>. Quand notre texte aborde Samson devenu grand en Jg 14, il ne laisse pas de nous étonner: il présente en effet ce *nazir* au milieu des vignes – drôle de lieu pour un homme abstinent de vin – mangeant du miel tiré d'un cadavre – rien de plus impur qu'une bête crevée et abandonnée dont on tire une quelconque nourriture – et tout cela en plein territoire philistin. Notre fléau de la Philistie s'est épris d'une Philistine et mange bientôt – autre circonstance d'impureté alimentaire – lors de la noce en compagnie de camarades philistins. Le banquet de mariage, le texte hébreu le nomme *mishtéh*,

3 C'est dans le livre des Nombres (Nb 6, 1-8) que l'on trouve la législation concernant le *nazir*: il s'agit d'une personne qui, à la suite d'un vœu, s'abstient de certains mets (l'alcool essentiellement) et ne se coupe pas les cheveux. Samson est un *nazir* particulier puisqu'il est consacré à vie et avant sa naissance; même chose pour Samuel (voir 1 S 1, 11) pour qui cependant le mot *nazir* n'est jamais mentionné.

littéralement traduit dans la Septante par *potos*: une « beuverie », un repas où l'on boit – notre Samson, en principe inaccessible au vin, préside une fête œnologique.

L'homme qui ne devrait en aucun cas transgresser certains interdits ni aller à l'encontre de sa mission, cet homme-là outrepassa ce qui lui est défendu et fait le contraire de ce qui lui est prescrit: devant combattre les Philistins, Samson devient leur parent par alliance et leur hôte à table. Ce mouvement s'impose comme une figure inaugurale, non seulement de la vie adulte de Samson, mais aussi de la mission de sauveur. En parlant de Samson qui n'était pas encore conçu, l'ange disait à sa mère: « C'est lui qui commencera à sauver Israël de la main des Philistins » (Jg 13, 5). Or, dans cette période importante où les Philistins incarnent l'ennemi absolu du peuple de Dieu, le salut débute par le mariage bien arrosé d'un sauveur d'Israël et d'une Philistine. Est-ce là une plate transgression? Le sauveur n'est-il qu'un antihéros ridicule et sot<sup>4</sup>? Ou bien, chez cet homme que « l'esprit du Seigneur commença à agiter » depuis l'enfance (Jg 13, 25), faut-il deviner un cheminement particulier?

## Paradoxes

Samson fait naître le paradoxe: celui qui mange peut-il donner lieu à de la nourriture? Le fort peut-il produire de la douceur? Or, lui, l'athlète vigoureux censé abattre des Philistins, voilà qu'il organise pour eux un festin dont il est le maître; lui, le robuste solitaire, voilà qu'il

4 Je trouve trop rapide l'usage des catégories du burlesque pour parler de l'histoire de Samson. Elle tend à ignorer ce que le texte dit, envers et contre tout, même dans les situations les plus ridicules ou peccamineuses. En cela je me démarquerais de J.-P. Sonnet: « Le burlesque est la manière du narrateur de prendre distance, de nous épargner le désespoir, de venir au secours de Dieu qui, le premier, se trouve apparemment impuissant dans cette histoire toute en démonstration de forces. » Cette citation (p. 40) se trouve dans l'article « Samson, le 'dernier' des juges. Une lecture narrative de Juges 13-16 » in *Graphè*, 13, *Samson et Dalila*, 2004, p. 35-51.

extériorise un tendre sentiment<sup>5</sup>. Il est certes loisible de trouver dans l'affaire du lion une réponse à l'énigme, mais ce lion devenu « mielleux » n'était-il pas lui-même une manière de désigner Samson ? Samson entamerait alors sa carrière par un épisode qui le dévoile au seuil de la période des sauveurs. En Dt 33, 22, quand Moïse bénit la tribu de Dan à laquelle notre Samson appartient, il la compare à « un jeune lion qui s'élançe du Bashân ». Samson le Danite, voyant le jeune lion s'avancer vers lui, voit en quelque sorte le symbole en marche de sa propre tribu ; d'une certaine manière, il se voit lui-même comme le représentant de son groupe, robuste comme un jeune félin en maraude. Samson n'interroge donc que pour renvoyer à lui-même et à ce mystère que représente sa vocation étrange que je résumerais ainsi : ne jamais être extérieur à soi-même. Trouver dans sa nature de mangeur de quoi nourrir, faire affleurer de sa force propre une douceur inattendue, voilà des impératifs que le sauveur « samsonien » expérimentera. Quand Samson est une première fois livré aux Philistins, ce n'est pas au cours d'une rixe qui tourne mal ; c'est d'un commun accord avec les gens de la tribu de Juda, une tribu de concitoyens. Samson leur propose de le prendre, de le ligoter et de le livrer aux ennemis, ce qui est bientôt accompli. En passe d'être remis aux Philistins, Samson se débarrasse sans aucun effort de ses cordes, puis il charge, armé d'« une mâchoire d'âne fraîche » (Jg 15, 15).

Nul ne livre Samson : s'il tombe aux mains de ses adversaires, c'est qu'il l'a décidé. Il se jette en permanence dans la gueule du loup ; on pourrait dire qu'il se fait manger volontairement, ou du moins en affronte le risque. À la toute fin de son histoire, Samson livrera à une femme, Dalila, le secret de sa force, exactement comme il l'a fait au commencement de sa carrière : Dalila apprend que ses cheveux sont la source de sa puissance physique et les lui rase (Jg 16, 17-19). Un

5 Ph. Nel est d'avis que cette douceur qui apparaît dans le fort désigne l'amour dans son article « The Riddle of Samson (Judg 14, 14.18) », *Biblica*, 66/4, 1985, p. 534-545. L'étude formelle qu'il développe montre par une méthode linguistique l'importance de Samson lui-même dans la résolution de l'énigme. Mais je ne suis pas sûr, comme l'auteur, d'un traitement seulement ironique.

nouvel interdit est transgressé : le rasoir ne devait pas passer sur la tête de ce consacré. De plus, Samson livre la clé de l'énigme comme pour se retrouver au cœur du danger et du problème : aller démuné au milieu des ennemis. On connaît la fin : alors que les cheveux de Samson repoussent, il est donné en spectacle aux bourgeois de Gaza. Là, pendant le spectacle humiliant dont il est le centre, il s'arc-boute contre les colonnes de la halle où on l'exhibe et fait s'écrouler l'édifice avec tous ses occupants, lui compris. « Ceux qu'il fit mourir dans sa mort furent plus nombreux que ceux qu'il avait fait mourir dans sa vie. » (Jg 16, 30) Une fois de plus, la solution n'est pas à trouver en dehors de soi : Samson est englouti dans sa propre démarche à l'encontre de ses ennemis. Le mangeur est mangé.

### **Le héros sans poncif pour faire du neuf**

Le livre de Josué et le livre des Juges qui lui fait suite paraissent être minés de l'intérieur : les lieux communs de la conquête et de l'installation dans une terre nouvelle sont mis en œuvre et, dans le même mouvement, remaniés, déplacés, contestés<sup>6</sup>. Ce qu'on attend arrive et pourtant bifurque tôt ou tard. Pour prendre Jéricho, la première ville de Canaan, il faut faire des processions autour de ses remparts avec l'arche d'alliance en tête, l'armée d'Israël ayant été auparavant préparée par des scribes. La « guerre de Troie » n'a pas lieu : les murailles tombent d'elles-mêmes (Jos 6). Même si l'investissement de la cité est alors évoqué dans les termes connus d'une prise de ville, une partie de la population échappe au massacre ou à l'esclavage parce qu'elle s'est réfugiée dans la maison de la prostituée Rahab ; celle-ci avait établi préventivement une alliance en règle avec les émissaires hébreux

6 Un des commentateurs récents qui ont le mieux montré cette teneur paradoxale des livres historiques de la Bible est J. Cazeaux. On lira en particulier avec fruit son beau livre *Le refus de la guerre sainte. Josué, Juges et Ruth*, Lectio divina 174, Paris, 1998 (voir sur Samson p. 186-197 et la conclusion générale qui suit : « L'échec du héros », p. 198-201). Je trouve cependant que l'auteur utilise trop la catégorie du risible et de l'ironie, sans chercher un « envers » au ridicule effectivement mis en scène (cf. p. 186 le titre : « Samson, l'utile marionnette »!).

venus en reconnaissance (Jos 2, 12-21). À la lecture de ces livres naît cette impression d'étrangeté qui envahit un lecteur quand les trames connues dévoilent leurs fils, quand les repères habituels sont contredits. Je voudrais ici éclairer un aspect de cette étrangeté en m'inspirant des travaux de Florence Goyet concernant l'épopée<sup>7</sup>.

Notre texte est volontairement caricatural quand il s'agit d'honorer les poncifs espérés d'un récit héroïque de haut fait. Avec une mâchoire d'âne, Samson abat ainsi mille Philistins (Jg 15, 15-17). Comme cela est souvent le cas dans la Bible, les genres littéraires qui semblent s'imposer, les récits typiques qui iraient de soi, les formules programmées sont ou bien esquivés ou bien démultipliés. On obtient trop ou pas assez ; en tout cas l'essentiel se joue ailleurs que dans le terrain balisé sur lequel on attendait. Entre les noces retentissantes chez les Philistins et les méfaits superlatifs accomplis à leur rencontre, entre les secrets bien gardés et leur dévoilement intempestif au dernier moment, Samson se débarrasse des oripeaux du paladin puissant et mesuré, et ouvre des voies nouvelles à ce que peut être un sauveur. La figure de Samson n'a pas pour vocation d'être exemplaire, elle est plutôt vouée à indiquer de nouveaux « concepts » pour les chemineurs du salut<sup>8</sup>. Parmi ces propositions se trouve particulièrement ce mouvement qui porte le sauveur à aller au cœur du danger. Il ne s'agit pas là tout à fait d'une *devotio* à la romaine où le héros se jette au fort de la mêlée pour y trouver la mort en tuant le plus d'adversaires possible. L'esprit en est plutôt un passage et une immersion. Pour le sauveur, il s'agit de franchir les frontières de la patrie qu'il doit libérer et de passer dans le camp adverse. Les images d'ingestion que notre texte déploie (l'aliment consommé, contenu dans un autre corps...)

7 Voir le très intéressant ouvrage de Florence Goyet, *Penser sans concepts : fonction de l'épopée guerrière*, Paris, 2006. Il ne m'est pas possible dans le cadre de cet article de faire entrer davantage en dialogue cet ouvrage majeur et les textes bibliques.

8 L'emploi le mot « concept » tout en me recommandant de Fl. Goyet qui parle à propos de l'épopée guerrière d'une « pensée sans concept ». C'est dans l'exposé des faits, dans les appariements contrastés de héros, dans les bifurcations par rapport aux modèles qu'une véritable pensée se dit. Voir aussi l'ouvrage de Bruno Cany, *Homère, une anthropologie poétique de la vérité*, I et II, Villeneuve d'Ascq, 2002.

me semblent évoquer cet englobement nécessaire: être inclus dans la réalité pour laquelle il y a question. Cette plongée chez ceux chez qui précisément il ne faudrait pas aller ne procède pas d'une simple ruse qui laisserait l'éclaireur clandestin indemne de l'air qu'on y respire. Samson épouse une Philistine; lui qui doit vivre en état de pureté rituelle mange et boit en compagnie de païens. Le fait de consommer des aliments ensemble incorpore les convives dans un compagnonnage général. Le corps du sauveur acquiert un statut nouveau: non pas d'abord masse musculaire au service d'un projet belliqueux, mais personnage qui doit se rendre assimilable, et partant devient ambigu: est-ce son peuple qui doit l'intégrer à son corps social, ou bien est-ce un peuple ennemi? Les deux semblent requis<sup>9</sup>.

### Le sauveur entre les mondes

Quelques décennies après Samson, David, grand pourfendeur de Philistins, doit se réfugier en Philistie quand Saül et toute son armée d'Israélites le poursuivent pendant des années. Il séjourne à Gath, la cité dont il a abattu le champion, Goliath, quelques temps auparavant. Il devient garde du corps du roi Akish (1 S 21, 11-16; 27 et 29). David est-il Hébreu avec les Hébreux et Philistin avec les Philistins? C'est la question que posent les chefs philistins à leur roi: après seize mois de présence de David parmi eux, ils ne savent plus s'il est avec eux ou s'il risque un jour de se retourner contre eux. David s'éloigne alors pour régler le contentieux. Quelques années plus tard, il sera mis en difficulté par son fils Absalom qui accapare le pouvoir et contraint son père à l'exil (2 S 15); David en fuite s'aperçoit alors que six cents

9 J'ai aimé l'étude de Gr. Mobley, *Samson and the Liminal Hero in the Ancien Near East*, New York / London, 2006 (Library of Hebrew Bible / Old Testament Studies 453). L'auteur établit un parallèle ethnologique convaincant entre Samson et la figure de l'homme sauvage dans les cultures anciennes. Je regrette qu'il n'ait pas poursuivi la réflexion en intégrant Jean-Baptiste, mangeur de miel et homme du désert, par opposition à Jésus, homme de la ville et des champs cultivés. Je retiens en tout cas de son étude la dualité des mondes où Samson évolue: celui des cités et des champs et celui de la «sauvagerie» qu'il importe parfois dans la sphère policée.

guerriers de Gath sont derrière lui et embrassent sa cause: quelles sont les frontières du royaume de David? Ses proches l'excluent et les ennemis d'hier lui sont fidèles.

Le sauveur biblique n'est extérieur ni à son peuple ni au peuple réputé hostile qu'il faut tenter de maîtriser. Il brouille ainsi les frontières au moment où l'on attendrait qu'elles soient clarifiées. Le fait de n'être en aucun cas extérieur au réel dans lequel il s'est engouffré dirige le sauveur vers une nappe phréatique d'humanité où les frontières ne sont plus déterminantes et doivent être repensées. La noce avec une femme de Philistie peut être comprise comme l'amorce d'affrontements futurs entre Hébreux et Philistins – il faut bien un motif pour enclencher des hostilités – ou bien on peut y sentir comme un parfum de prophétie. Sachant bien que l'histoire a ses rythmes et que les unions entre ressortissants de peuples différents peuvent être prématurées, Samson convole avec une femme issue d'un peuple ennemi. « Du fort est sorti le doux. » Une annonce est lancée vers un avenir indéterminé.

### Une nourriture qui leste

Pour l'heure, passant d'un monde à l'autre, le sauveur doit trouver en lui le lest qui l'empêche d'être happé complètement par l'un et d'être oublié de l'autre. L'affaire du lion semble là encore parlante: dans la carcasse du fauve, un miel venu d'ailleurs – des abeilles y ont élu domicile – fournit une nourriture imprévue. De la même façon, le sauveur doit trouver en lui l'aliment consistant qui lui permettra d'assumer l'équilibre de son statut « binational ». On a souvent fait remarquer que le substantif « abeille » en hébreu, *deborah*, est formé des mêmes syllabes que le mot « parole », *dabar* (est-ce ou non la même racine?)<sup>10</sup>.

10 Dans le livre des Juges est apparue Déborah, « l'abeille », prophétesse et juge d'Israël (Jg 4-5). Voir l'étonnant article de Y. Kupitz, « Deborah and the Delphic Pythia. A New Interpretation of Judges 4.4-5 », in M. Nissinen (éd.), *Images and Prophecy in the Ancient Eastern Mediterranean* (FRLANT 233), Göttingen, 2009. Déborah est entre autres comparée à la Pythie Melissa de Delphes.

Le terme *dabar* désigne par excellence dans la Bible la parole que Dieu adresse sans relâche à son peuple. Le miel fait-il alors référence à la parole de Dieu qui est, dans les livres bibliques, traditionnellement comparée à du miel<sup>11</sup>? De plus, ce que nous traduisons communément par « essaim » est le nom *'edah*, « rassemblement, assemblée » qui est par ailleurs un terme courant pour désigner le peuple d'Israël réuni. Samson trouve-t-il sous l'espèce de l'essaim d'abeilles et du miel qu'elles fabriquent, une figuration du mystère qu'il est appelé à vivre, lui et l'ensemble d'Israël avec lui? Israël serait le peuple convoqué par Dieu en qui sa parole est reçue et transmise. Samson se nourrit de cette parole, lui que l'esprit de Dieu travaille, ce qui le rend apte à passer d'un monde à l'autre, à s'immerger dans le monde philistin sans perdre son âme d'Israélite.

### Le miel comme viatique

On ne saurait, bien entendu, éclairer les images de cette énigme selon une grammaire symbolique, comme si telle réalité était le prêtre-nom de telle notion. C'est l'ensemble de l'histoire de Samson et le riche réseau d'images et de « tableaux » qu'il déploie qu'il nous faut prendre en compte. Je voudrais retenir de notre propos cette importance de l'« ingestion » ou de l'« absorption » dans cette histoire. Pour qui est appelé à libérer son peuple, il s'agit de se laisser couler dans les mondes où il faut agir. Le risque est bien sûr d'être avalé avant de pouvoir faire quoi que ce soit ou d'être assimilé par un monde en négligeant l'autre. Absorbé par la réalité, le sauveur doit lui-même avoir « ingéré » un rayon de miel ou une source d'eau vive – les deux images existent dans l'histoire de Samson<sup>12</sup> – afin de pouvoir évoluer

11 Les lois du Seigneur sont « plus douces que le miel » (Ps 19, 11), ses paroles « sont plus douces que le miel à mon palais » (Ps 119, 103). Ézéchiël mange un rouleau portant la parole de Dieu et il est en sa bouche « doux comme du miel » (Éz 3, 3). Voir l'intéressant article de T. Forti, « Bee's Honey – from Realia to Metaphor in Biblical Wisdom Literature », *Vetus Testamentum*, 56/3, 2006, p. 327-341.

12 Voir en Jg 15, 18-19: l'eau jaillit miraculeusement d'un rocher quand Samson se plaint devant Dieu qu'il va mourir de soif.

de manière appropriée sans rien perdre de ce qui le constitue. Ces enchâssements dont le corps du sauveur est le lieu sont dans notre histoire abordés sous forme d'énigme afin que nous les méditions et que nous les développiions, mais ils apparaissent partout dans la Bible.

L'histoire de Moïse pourrait servir d'illustration et de référence<sup>13</sup>. Quand Moïse naît, le Pharaon a ordonné que tous les enfants mâles des Hébreux devraient être tués. Il est alors placé dans un couffin flottant sur le Nil et sauvé par la fille de Pharaon qui l'élève. Moïse va donc échouer dans l'endroit le plus dangereux pour lui à son époque : le palais de Pharaon d'où émane l'ordre de génocide dont il devrait faire les frais. Plongé dans la culture égyptienne<sup>14</sup>, il doit s'exiler à l'âge adulte en Madian : cet Hébreu, élevé à l'égyptienne, est donc immergé désormais dans une troisième culture et il épouse une femme madianite, la fille d'un prêtre païen. Revenu en Égypte, il fait sortir son peuple et marche avec lui vers le désert. Du début à la fin de sa mission, Dieu lui parle et c'est cette parole qui lui permet d'être Moïse, assumant sa triple nationalité et ne perdant pas de vue la terre où il emmène les siens<sup>15</sup>. Notons aussi que c'est au buisson ardent qu'apparaît l'expression célèbre, maintes fois répétée dans la Bible, du « pays où coulent le lait et le miel » (cf. Ex 3, 8 et 17 pour les deux premières occurrences). C'est juste après le passage de la mer Rouge que la manne est donnée au peuple : elle tombe du ciel sur la terre et elle à « le goût d'un gâteau au miel » (Ex 16, 31). La manne est le premier aliment miellé qui propose son énigme aux lecteurs. Nous pourrions paraphraser Samson en disant : de l'âpre désert qui fait « mourir de faim » ceux qui le traversent (Ex 16, 3) est mystérieusement sorti un aliment doux comme le miel. Le mystère de la manne qui rassasie

13 Notre texte semble d'ailleurs établir un contact entre Jg 14 et Ex 3 (le buisson ardent). Samson « fit un détour pour voir le cadavre du lion » (Jg 14, 8) ; quant à Moïse, voyant le buisson brûler sans se consumer, il dit : « Je vais faire un détour et voir ce grand spectacle (...) ». Et le Seigneur vit qu'il faisait un détour pour voir » (Ex 3, 3-4).

14 Les Actes des Apôtres transmettent même une tradition plus précise et assez audacieuse : « (Moïse) fut éduqué dans toute la sagesse des Égyptiens. » (Ac 7, 22)

15 Voir Ph. Lefebvre, « La part intolérable. Peut-on intégrer ce qu'on ne peut tolérer? Lectures bibliques », in M. Viegnes, S. de Reyff (dir.), *Les frontières de la tolérance*, à paraître en 2012.

chaque jour les Hébreux et leur permet de traverser des mondes hostiles n'a pas fini d'intriguer<sup>16</sup>.

### Samson et ses continuateurs

L'ange annonciateur dit à la mère de Samson que l'enfant qui naîtra d'elle « *commencera* à sauver Israël de la main des Philistins » (Jg 13, 5). Samson est donc une figure liminaire qui ne se résorbe pas en elle-même, mais se conçoit pleinement dans la série des sauveurs qu'elle inaugure. Selon un double mouvement à percevoir, Samson éclaire ceux qui, comme lui, seront appelés à faire face aux Philistins, et il en reçoit une lumière rétrospective. Son énigme continue à être entendue après lui en ondes successives et les réponses qu'elle réclame peuvent être approfondies au fil des faits nouveaux.

Dans les livres de Samuel qui suivent le livre des Juges, la lutte contre les Philistins se poursuit. Quand Dieu suscite un roi messie, c'est d'abord pour que cet Oint du Seigneur « sauve le peuple de la main des Philistins » (1 S 9, 16). L'expression qui reprend exactement l'annonce angélique à la mère de Samson est dite par Dieu lui-même à son prophète Samuel à propos de Saül. Ce jeune homme, issu de la tribu de Benjamin, arrivera le lendemain chez Samuel et celui-ci devra lui conférer l'onction. Très vite, Saül se révèle insatisfaisant, enclin à écouter le peuple plutôt que Dieu et plus temporisateur envers les Philistins que vraiment énergique. Dieu suscite donc un autre messie, David, de la tribu de Juda, Saül étant encore au pouvoir. Ce garçon affrontera en combat singulier le champion des Philistins : Goliath (1 S 17). Bien plus tard, David vaincra définitivement les Philistins, avec lesquels d'ailleurs il entretient des relations complexes, comme nous l'avons suggéré. Après que David s'est emparé de Jérusalem et qu'il y a été reconnu comme roi par l'ensemble de son peuple (2 S 5, 6-10), il

16 Sagesse 16.

doit affronter par deux fois ces ennemis traditionnels à proximité de sa nouvelle capitale (2 S 5, 17-25).

Mais les rapports de Samson avec ses continuateurs sont bien plus riches que ceux d'une simple succession ; l'image même de Samson réapparaît en ses héritiers<sup>17</sup>. Samson est ainsi un être d'une force physique hors du commun. De même Saül est d'une taille exceptionnelle et, à l'occasion, un guerrier valeureux (1 S 14, 47-48). Sous le coup de l'esprit du Seigneur qui l'envahit, Samson déchire le jeune lion qui s'est avancé vers lui. De même Saül, recevant ce même esprit lors d'un moment critique, dépèce ses bœufs et en envoie une part à chaque tribu d'Israël (1 S 11, 5-7). On pourrait multiplier les échos entre l'un et l'autre personnages, tous deux relevant de la catégorie du héros équivoque : Samson a-t-il réussi sa mission, lui qui, prisonnier des Philistins, se suicide en emportant nombre d'ennemis dans sa mort ? Saül a-t-il accompli l'œuvre qui lui était assignée, lui qui se jette sur son épée pour échapper à l'avance philistine ? Avec Samson, David partage l'ambivalence des relations avec les ennemis : David tue Goliath, mais, alors qu'il est poursuivi par Saül qui le jalouse mortellement, il se réfugie dans la cité dont Goliath est originaire.

Ces ressemblances s'étendent à l'entourage de Saül et David dans les livres de Samuel. Le personnage de Samson se diffracte également en ceux qui ont partie liée avec les messies : le prophète Samuel, qui inaugure les livres portant son nom, est un consacré, né d'une femme stérile comme Samson, sur la tête de qui le rasoir ne passera pas (1 S 1, 11 ; cf. Jg 13, 5) ; Jonathan, le fils de Saül, combat les Philistins alors que son père n'en fait rien, passe à travers des « dents de rocher » et entre dans sa liberté où il trouve et mange un miel mystérieux ; Absalom, fils de David, a comme Samson une chevelure qui le rend reconnaissable mais, révolté contre son père, il mourra dans « la forêt

17 Voir J. C. Exum, J. W. Whedbee, « Isaac, Samson, and Saul: Reflections on the Comic and Tragic Visions », in P. R. House (éd.), *Beyond Form Criticism. Essays in Old Testament Literary Criticism*, II, Winona Lake, Ind., 1992, p. 272-308.

mangeuse d'hommes ». Ces matériaux, trop riches pour être ici exploités, reprennent en profondeur les thèmes que nous avons abordés.

### **Saül et le gigot: d'un sacrifice à l'autre (1 S 9)**

Saül est le premier roi en Israël. Je m'arrêterai ici simplement sur la scène inaugurale qui amène à son onction. Tout commence par une anecdote de terroir. Quish, de la tribu de Benjamin, a perdu ses ânesses. Il envoie son fils, Saül, un jeune homme exceptionnellement grand, en compagnie d'un serviteur pour les retrouver. Les deux hommes vagabondent pendant trois jours, mais demeurent bredouilles. Au soir du troisième jour, le serviteur propose à son jeune maître d'aller consulter un prophète, appelé alors « voyant », dans une cité proche. Des femmes sorties pour puiser de l'eau les informent alors que le voyant, parti en tournée, doit revenir le soir même: « Vous le trouverez avant qu'il monte au haut lieu pour manger: le peuple ne mangera pas avant qu'il soit arrivé, parce qu'il doit bénir le sacrifice; après cela les invités mangeront. » (1 S 9, 13) Saül rencontre bientôt Samuel qui lui dit: « Monte avec moi au haut lieu: vous mangerez aujourd'hui avec moi. » (1 S 9, 19)

Or, alors que le déroulement de la soirée est annoncé avec insistance – des animaux seront sacrifiés, puis des parts en seront prélevées pour le dîner communautaire –, il n'est ensuite plus question de sacrifice. Juste après l'échange de Samuel et de Saül à l'entrée de la cité, bien que Samuel ait notifié que le sacrifice allait avoir lieu de manière imminente, il est simplement dit: « Samuel prit Saül et son serviteur, les fit entrer dans la salle et leur donna une place en tête des invités. » (1 S 9, 22) L'acte sacrificiel est omis au profit du seul repas qui en est la suite. Cette ellipse coïncide avec l'apparition de Saül au moment où Samuel s'apprêtait à gagner le haut lieu afin d'y « bénir le sacrifice ». La scène du repas qui vient alors fait allusion au sacrifice, mais en déplace le centre de gravité sur la personne de Saül. Quand les convives sont installés, Samuel s'adresse au cuisinier, lui demandant d'apporter une part de viande qu'il lui a dit de mettre de côté.

Le sacrifice a donc bien eu lieu un peu auparavant; il ne subsiste de cette étape qu'une portion réservée pour celui qui devait venir: Saül. Cette portion consiste en un gigot qui est, depuis le Lévitique, la part qui revient au prêtre qui a reçu l'onction. Saül ne le sait pas encore, mais le lendemain il recevra l'onction royale et se voit attribuer le morceau de choix qui correspond à son degré de consécration. Il faut nous arrêter sur ce cuissot: «le cuisinier préleva le gigot et ce qu'il y avait au-dessus et il le plaça devant Saül» (1 S 9, 24). On comprend mal ce que signifie l'expression «ce qu'il y avait au-dessus»: il s'agit d'un seul mot en hébreu que l'on pourrait traduire littéralement par «l'au-dessus d'elle», *shôq* en hébreu, «le gigot» étant un substantif féminin<sup>18</sup>. Mais un jeu d'écho est créé par cette expression curieuse; elle rappelle la présentation physique de Saül lui-même au début de notre chapitre: «Il n'y avait pas d'homme parmi les fils d'Israël qui fût plus beau que lui, depuis son épaule et (ce qu'il y a) au-dessus, il était plus grand que tout le peuple (1 S 9, 2; cf. encore 1 S 10, 23).

Dans les deux cas, la préposition '*al* («sur, au-dessus») se trouve au cœur du terme employé: dans le premier cas, l'adverbe composé *wema<sup>le</sup>lah* («[depuis son épaule] et vers l'au-dessus», 1 S 9, 2), dans le second cas, la même préposition '*al* qui se souvient de son ancienne nature de substantif: *w<sup>e</sup>hé'aléyah* («la cuisse et le dessus d'elle», 1 S 9, 24). La pièce de viande explicitement mise de côté sur ordre du prophète pour qu'elle soit offerte à Saül présente la même particularité d'excès que le corps de Saül lui-même. Le texte a éludé au dernier moment la réalisation du sacrifice, mais le corps animal dépecé (dont témoigne la pièce de gigot) nous dirige finalement vers un corps humain avec lequel il a partie liée; la bête sacrifiée attendue fait

18 Certains ont alors corrigé le terme hébreu: le problème *w<sup>e</sup>hé'aléyah* («et l'au-dessus d'elle») devient après amendement *w<sup>h</sup>a'al<sup>y</sup>ah* qui signifie «et la queue». Moyennant le changement d'une seule consonne (le *ayin* est remplacé par un *aleph*), on trouve un terme bien connu des passages qui traitent des sacrifices. Saül recevrait deux morceaux de choix, la cuisse et la queue, que l'on trouve précisément réunis en Ex 29, 22. Mais cette correction qui prétend ramener le texte à résipiscence et nous replace en terrain connu évite de se confronter à une expression qui n'est pourtant pas intraduisible et qui en tout cas nous entraîne peut-être dans du nouveau.

place à un homme que personne n'attendait hormis Samuel, averti par Dieu. Si Isaac fut au dernier moment remplacé par un bélier (Gn 22), le bélier, cette fois, nous fait retourner vers le fils de Quish qui découvre en la portion servie une image de son propre corps. Pour mettre encore en valeur cette adéquation entre la part de viande et Saül lui-même, Samuel – à moins que ce ne soit le cuisinier – ajoute quelques mots à l'adresse de Saül. La construction syntaxique de ce propos est assez difficile et l'ensemble a un parfum d'énigme: «Voici le reste. Place devant toi, mange, car en vue de la célébration [ou: en vue de la rencontre fixée], (il) a été gardé pour toi, avec ces mots: J'ai invité le peuple» (1 S 9, 24). Même si la syntaxe est heurtée, le sens général est accessible: la portion est un reste spécialement conservé pour celui à qui il revient, et cette mise à part a été prévue lors de l'invitation solennelle, adressée au peuple, au moment du sacrifice, pour le repas sacré qui le suit habituellement. Le statut même du plat de viande choisi et placé en attente renvoie encore à Saül: lui aussi a été choisi par Dieu et le délai annoncé arrive à échéance avec son entrée dans la cité de Samuel. De plus, de même que le gigot réservé fait partie d'un rituel de convivialité (le peuple a été invité), de même Saül a été présenté comme celui qui devait «sauver (le) peuple de la main des Philistins» (1 S 9, 16) et son premier acte est de manger avec les invités<sup>19</sup>.

Une fois de plus, un sauveur d'Israël, engagé dans la lutte contre les Philistins, est au centre d'une énigme alimentaire. Une fois de plus, la résolution de cette énigme engage à réfléchir sur les modalités du salut: suffit-il d'être grand et fort et de recevoir mandat d'affronter des ennemis pour que la «tension salvatrice» y trouve son compte? Non, bien sûr. Saül est emmené dans des registres que nous avons évoqués plus haut. Devenant messie d'Israël, il vit ce mouvement de recentrage: plongé dans la réalité de son peuple, Saül est appelé à y

19 Sur 1 S 9, voir Ph. Lefebvre, *Saül, le fils envoyé par son père. Lecture de 1 Samuel 9*, Bruxelles, 1999 et *Livres de Samuel et récits de résurrection. Le messie ressuscité «selon les Écritures»* (Lectio Divina 196), Paris, 2004, p. 408-417.

être nourrissant. Alors qu'en arrivant chez Samuel, il avait déploré de ne plus avoir de pain, il reçoit en ce jour un cuissot plantureux. Le lendemain, juste après son onction, il recevra deux pains, prélevés sur une offrande destinée à Dieu que des pèlerins apportaient au sanctuaire de Béthel. L'aliment inespéré et divin va-t-il lester Saül pour qu'il puisse habiter son peuple et le nourrir sans y perdre de sa substance? Va-t-il vivre cette nouvelle manière de concevoir le sacrifice comme offrande de sa personne à Dieu, sans qu'elle soit pourtant détruite? Saül ne s'engagera pas dans cette aventure. C'est David qui acceptera d'explorer cette voie non frayée. Au tout début de son avènement, il s'entendra dire par le Philistin Goliath: «Viens vers moi que je donne ta chair aux oiseaux du ciel et aux bêtes des champs.» (1 S 17, 44) Le messie est à peine apparu que déjà son corps est désigné comme un aliment. La réplique, très homérique, est banale entre guerriers ennemis; elle résonne d'une manière nouvelle dans ce contexte que nous explorons du sauveur mangé. David lui-même, avant d'être ainsi interpellé, a raconté à Saül que, comme berger, il poursuivait souvent les ours ou les lions au péril de sa vie afin d'arracher de leur gueule le mouton qu'ils prétendaient emporter. «Le Seigneur qui m'a sauvé de la main du lion et de la main de l'ours me sauvera aussi de la main de ce Philistin.» (1 S 17, 37) David peut devenir ce sauveur incorporé aux siens – les gens de son peuple lui diront un jour: «Nous sommes tes os et ta chair.» (2 S 5, 1); il pourra aussi vivre en Philistie pendant plus d'une année sans renoncer à ce qu'il est.

Ces configurations du mangeur et du mangé seraient à analyser plus précisément et à suivre dans d'autres textes bibliques. Elles constituent en tout cas une voie de réflexion qui permet de comprendre mieux le geste du mangeur mangé dans les évangiles. Jean-Baptiste, le mangeur de miel, et Jésus, qu'on appelle «mangeur et buveur de vin» (*phagos kai oïnopotès*), assument le mouvement d'être assimilé par leur peuple, voire par d'autres peuples. Ils sont lestés

d'une nourriture venue de plus loin qu'eux<sup>20</sup> qui les rend comestibles sans pourtant les priver de quoi que ce soit. Jean dont les caractères « samsoniens » seraient à montrer terminera sa course lors d'un repas : sa tête apportée sur un plateau sera comme le macabre dessert du banquet d'Hérode. Jésus donnera mystérieusement son corps à manger et son sang à boire sous les espèces du pain et du vin. Entrer dans l'exploration des textes concernés en les éclairant par les passages que nous avons effleurés est une autre histoire.

20 Jésus dit un jour aux siens : « Ma nourriture c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre. » (Jn 4, 34)